

MÉMOIRES DE THOMAS JACQUES LESSARD COLONISATEUR DE L'ABITIBI

Par Jacques Lessard

J'ai entrepris de compiler les mémoires de Thomas Jacques Lessard pour rendre hommage à cet homme qui, en plus d'être mon grand-père et parrain, fut pour moi un exemple. En Abitibi, on le nommait simplement Thomas Lessard. Mon grand-père se plaît à dire qu'il m'a donné une partie de son prénom (Jacques). Mais il m'a donné beaucoup plus que cela, il m'a transmis ces valeurs inestimables : courage, foi et labeur. Je le laisse vous raconter son histoire, celle d'un homme qui prit le train du Nord.

En cette première journée de ma soixante et huitième année, j'ai pensé profiter de ma solitude temporaire pour exposer quelques extraits de ma vie passée.

Je suis né le 20 mai 1911 d'un père fragile de santé nommé Arthur et d'une mère d'excellente santé, Anna Létoumeau. Celle-ci demeurait en face de la maison paternelle, de l'autre côté de la rivière Chaudière. Mes parents étaient cultivateurs, très laborieux, à l'aise et économes. Papa ne savait pas lire mais calculait très bien ses affaires et connaissait bien son métier.

Moi, j'apprenais bien, je n'aimais pas la terre ; c'était trop dur. Après ma première année, on décide de m'envoyer au Séminaire de Québec. Quel changement! C'était dur là aussi. Lever à 5 heures ; étude et messe chaque matin, coucher à 9 heures. Comme récréation, c'était une marche en ville le midi. Un peu de balle au mur. Les plus en moyen jouaient au tennis et participaient au hockey l'hiver.

Au cours des 6 premières an-

nées, j'ai bien réussi. Je me tenais dans les trois premiers de ma classe et sortais avec plusieurs prix en fin d'année. J'avais aussi de très bonnes notes aux bulletins.

Mais ce qui me fatiguait, c'était la vie de communauté, la timidi-



té et le manque d'exercice physique. J'ai persévéré mes deux ans de philosophie et obtenu mon diplôme classique avec succès, mais j'étais rendu à bout ou très fatigué. Il m'a pris l'intention d'entrer chez les Pères trappistes. J'en ai été déconseillé et avec raison. Un an de repos s'ensuit. Mes pa-

rents me voulaient prêtre. Ils en étaient très déçus, d'autant plus qu'ils avaient perdu le peu d'argent gagné de peine et de travail à la suite de la crise de 1930-1935.

J'entre au Grand Séminaire en septembre 1933, ce n'est pas

mieux.

Le directeur me conseille de sortir et de me faire professeur. Liberté pour moi, mais peine pour mes parents.

En 1934, je suis demandé pour une école privée de trois élèves au village (Saint-Joseph). Ça me donnait 15 \$ par mois. Mi-

ville Couture, devenu célèbre à Radio-Canada, était aussi dans le professorat privé pour préparer les jeunes au cours classique. J'ai enseigné un an environ. En 1934, il était ques-



tion d'Abitibi pour les chômeurs. En 1935, à la fête de St-Jean-Baptiste, M. le curé Houde fait un sermon sur l'établissement en Abitibi. Ça m'a frappé. M. le vicaire Hudon était organisateur des envois de jeunes ou de familles voulant s'établir en Abitibi.

Bien décidé de refaire ma vie, je donne mon nom pour monter en Abitibi. Le 24 juillet, j'étais appelé à prendre le train. Le voyage ne coûtait rien. Un cousin et un voisin embarquent avec moi. Nous étions un groupe de 50 au départ de Québec. Vers 9 heures du soir, nous partons contents et pleins de confiance. J'avais 5 \$ en poche et mon habit du di-

manche payé 18 \$ chez Perron par mon père. Quel risque pour un gars à petite santé pour si loin, soit 500 milles et sans métier, car un cours classique est une formation de base insuffisante pour gagner sa vie, si je ne fais pas d'université.

Au cours du long voyage, on dort, on chante, d'autres font de la musique. Comme vue, c'est du bois partout.

Enfin, vers 4 heures de l'après-midi, nous sommes arrivés. Un camion, ou plutôt un wagon avec cheval, nous attend pour déposer nos paquets, au moins ceux qui en ont. C'était le 25 juillet, fête de sainte Anne. Il faisait beau et chaud. J'ai suivi à pied le wagon jusqu'au camp toujours en toile. Et il y avait des maringouins. Un contremaître M. St-Pierre, et un commis, M. Provost, nous attendaient au camp.

La tente à manger était prête. Nous avons bien soupé. Le camp pour coucher était tout près. Le foin nous servait de matelas. À 4 heures du matin, le froid me réveille, je vais dehors marcher pour me réchauffer en attendant le déjeuner. Après déjeuner, j'achète à crédit une paire d'overall, une paire de bottes et une hache que je fais arranger par un voisin. Dans l'après-midi, c'est le choix des lots. Je prends le lot 29 rang III, le dernier. J'étais rendu à 7 milles du village de Cléricy et à 5 milles du Clay-Hill, appelé aujourd'hui Mont-Brun ouvert en 1936.

Le 27 août au travail, nous étions le premier groupe arrivé dans le rang III et IV. Il faut d'abord réparer le chemin parcouru à l'arrivée, chemin qui appartenait à un entrepreneur de chantier ou de mine, je ne sais plus. En tout cas, c'était un vieux chemin qui n'était plus en service. Et puis, il faut défricher un chemin court qui nous conduit au rang III et W, défricher deux emplacements de camps en bois rond, dont un pour le dortoir et l'autre pour la cuisine. Il faut ensuite défricher tout le chemin à partir du lot 1 au lot 29 inclusivement et puis tous les emplacements de maisons pour les familles actuelles et futures. Il a fallu aussi construire quelques maisons en bois, dont la mienne.

Dix heures de travail par jour, y compris le samedi. Le salaire était de 1,60 \$ par jour. À la fin du mois, il nous était gardé 0,30 \$ par jour pour pension, il nous était remis 0,30 \$ par jour et, pour les célibataires, nous gardions 1 \$ en réserve en cas de départ. C'était le plan Vautrin sous le gouvernement Taschereau.

Le dimanche était bienvenu. Tranquillement, je descendais à la messe à Cléricy à pied. Je dînais au restaurant Miljour. Ça coûtait 0,25 \$ du repas. J'allais à la malle chercher mon journal et le lisais en montant en me reposant. Il n'y avait pas d'église à Cléricy. Le desservant M. l'abbé Boucher fut le premier curé de Cléricy.

Mon cousin Irencé Gagné et mon voisin, nommé Gilbert, nous ont quittés au bout de

quinze jours ; ce n'était pas de leur goût. Moi, j'ai eu affaire à un bon contremaître. Fatigué, j'étais tenté de m'asseoir pour me reposer. Il s'en est aperçu et m'a dit : « Quand tu seras fatigué, va-t'en au camp afin de ne pas donner mauvais exemple et tu seras payé pareillement. » J'en ai profité souvent. Pourtant, mon travail n'était pas dur, je coupais les petits arbres en avant et les bons hommes s'occupaient des gros arbres. Ce que je n'aimais pas au camp, ce n'était ni le coucher sur le foin, ni la nourriture, mais c'était d'entendre blasphémer, sacrer ou raconter des histoires salées. J'ai bien souffert aussi des maringouins. C'est là que j'ai appris à fumer pour chasser les mouches.

À part ça, je prenais des forces petit à petit, j'avais l'espoir de faire l'école sous peu, d'avoir ma maison sous peu et de fonder un foyer. Un ami, M. Pouliot, m'a beaucoup aidé. Il y avait aussi des bons hommes, tels les Dumas, M. Fortin, mon voisin, et M. Turgeon.

En 1936, le gouvernement a changé. Notre salaire est monté à 2 \$ par jour et sans retenue. Car les persévérants étaient chacun chez soi. Pour ma part, j'ai reçu ma piastre. En réserve : 75 \$. Avec ça, je me suis acheté un lit double 15 \$, un poêle à ponts 15 \$. Je me suis fait une table avec 2 bûches et quelques planches. M. Pouliot m'a fait une chaise berçante. J'étais chez moi et heureux. J'avais ma lampe à l'huile vis-à-vis le châssis et me

faisais du bois de poêle.

En 1936, Mont-Brun est ouvert, un curé est arrivé, soit M. Roy. Il fallait un maître d'école au village. J'ai répondu à l'appel. Une maison située où M. Réjean Rodrigue demeure maintenant a été aménagée pour une église en bas et une école en haut. Je mangeais au camp des employés du gouvernement. M. Roméo Tremblay était cuisinier. Le dimanche, Roland Lord ser-

Ce je n'aimais pas au camp, ce n'était ni le coucher sur le foin, ni la nourriture, mais c'était d'entendre blasphémer, sacrer ou raconter des histoires salées.

vait la messe avec un frère de Ro-méo Tremblay. Je m'occupais du chant avec Victor Gilbert et quelques autres. En même temps, j'observais les petites filles. Dans le rang III et IV, une demoiselle Dumas travaillait comme garde-malade à Amos. Je suis allé la voir, j'ai causé avec elle, mais je n'étais pas assez sociable, je ne savais pas danser. J'y retourne un soir, elle avait son ami. J'ai dû retourner chez moi tout peiné. Mais il y en avait d'autres filles.

Tout allait bien quand je tombe malade. Un samedi de congé, je vais voir ma maison. J'y ai dîné. Ce qui m'a provoqué un gros mal de ventre. Garde Forest me donne quelques pilules.

Rien n'y faisait.

Après trois ou quatre jours, elle me conseille de descendre à l'hôpital. Je demande à Alcide Courcy, l'agronome-colon qui restait chez Léo Michaud et qui avait un cheval et une voiture légère d'hiver, de me descendre pour le train à Cléricy. Arrivé à Amos vers 17 heures, je me présente à l'hôpital. Pas de place, je loue une chambre à un hôtel. J'avais peine à marcher, tellement le mal était fort. Au coucher, je sens un écoulement dans le ventre, mon appendice était crevé. La nuit a été longue et souffrante. Il me faut absolument voir un médecin. Je me rends de nouveau à l'hôpital. Une garde m'aperçoit couché sur un sofa. «Je vais vous envoyer un médecin», me dit-elle. Après m'avoir examiné, il ordonne une opération immédiate. Endormi à l'éther, je me réveille dans une salle pleine de malades, dont Gédéon Lamontagne et le père de Laurent Roy de Cléricy. J'avais soif et ne pouvais boire. J'étais faible et les voisins me fatiguaient. Chaque jour, le médecin ou la garde-malade faisait sortir le pus de ma plaie avec une mèche. En tout cas, entré en janvier, je suis sorti en fin d'avril. Le Dr Simard m'a dit : «Une personne sur cent est sauvé pour pareil cas.» Je me rappelle que Gédéon parlait fort. Il m'a fait la barbe une fois avant de partir pour chez lui.

À part ça, je voyais passer Belle Dumas que j'aimais. Elle ne me regardait seulement pas. Elle aurait pu venir me parler. J'étais seul, sans visite. Dur hiver ! Enfin, je puis me lever, marcher, prendre un peu de force et j'ai

mon congé.

- Combien vous dois-je, docteur?
- 35 \$, me dit-il.
- J'ai justement un chèque vieux de 35 \$ en poche. Ne pourrais-je pas avoir une re-

jours. Tout à coup, je vois M. Ernest Lapointe, père de Mme Louis Martel. Ce faisant, il m'a reconduit jusqu'à Mont-Brun où j'ai passé quelques jours à l'hôtel Ovide Caron.

Il m'était dû un mois de classe. M. l'abbé Nadeau

m'a mis un voile afin que je ne puisse voir le travail et une garde-malade me surveillait et me lavait à l'eau froide. On m'amène dans une grande salle où je me sentais bien. Mais, quand ç'a dégelé, là j'ai souffert. J'ai fait 15 jours d'hôpital. Un infirmier est venu me conduire au train. Le tout ne m'a pas coûté un sou, parce que j'étais on. Là, je ne pourrais plus travailler dur, c'est vrai.

Au début d'août, j'ai assisté au mariage de mon frère Philippe. J'étais content pour lui. Il a tant travaillé. Mais je pleurais sur moi-même. Le dîner a eu lieu chez nous et le souper chez les parents de la mariée. Moi, je ne suis pas allé à la veillée et j'ai lavé la vaisselle du midi.



Colonisateurs partis de Québec pour Cléricy le 10 juillet 1935

Provenance: Société d'histoire d'Amos, Fonds Pierre Trudelle ; photo P28/P-248

mise de 10 \$ pour mon passage à Mont-Brun ?

- Votre chèque n'est pas sûr, me dit-il.
- Je vais aller à la banque et irai vous voir à la station.

Je ne l'ai jamais revu. Heureusement que j'avais encore quelque argent liquide pour acheter mon billet. Par hasard, je rencontre sur le train le frère de mon ancienne blonde. Très gentil, il s'est occupé de mon havre-sac. Car, à Taschereau, il fallait changer de train.

Rendu à Cléricy, je ne pouvais aller plus loin ; j'ai loué une chambre pendant quelques

m'apporte mon chèque de 30 \$. Je paie mes dettes et pars pour Saint-Joseph-de-Beauce pour ma convalescence. Mon frère Philippe était seul et se préparait à son mariage. Je lui aidais quelque peu. En juin, j'aperçois une grosse bosse à ma plaie, due probablement à la traite des vaches. Je descends à l'hôpital de St-Sacrement ; je suis reçu par un confrère de classe le Dr Marcoux. «On va réparer ça», me dit-il. Nouvelle opération. Cette fois-ci, on me gèle le ventre par une piqûre qui fait très mal. J'avais pleine connaissance de mon opération. Cependant, on

Le lendemain, j'écris à l'abbé Vézina, curé de Mont-Brun, s'il y a possibilité de faire la classe à Mont-Brun. J'avais connu M. Vézina au Séminaire. Comme réponse, il me dit : «Tu feras l'école au rang III et IV près de chez toi.» Mon moral a changé. Je pars pour l'Abitibi de nouveau avec espoir et là j'enseigne jusqu'en 1942 à 30 \$ par mois. En plus, je faisais du bois de pulpe en temps libre, que je vendais à M. Lamarche de Cléricy à 2,50 \$ la corde. Il me payait en nourriture et faisait livraison.



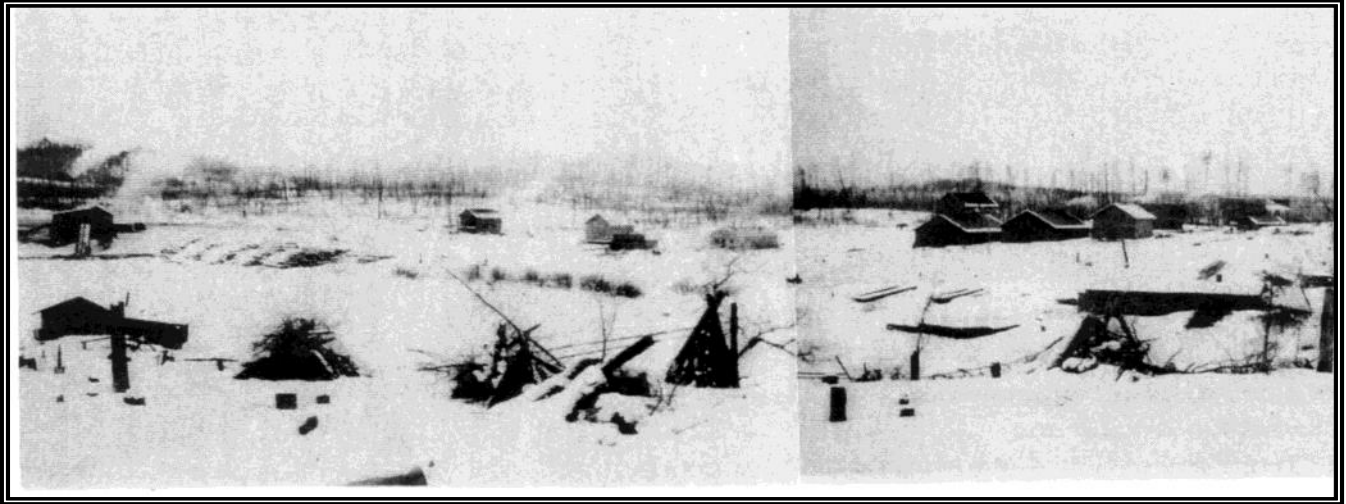
- École du rang II & IV à Mont-Brun.
- Thomas-Jacques et son groupe d'élèves

Groupe de colons dans le rang II & IV.
- Thomas-Jacques 2^e rangée, 1^e à droite.



Défrichement
du rang III & IV -
Thomas-Jacques à
droite

Évolution du village de St-Norbert de Mont-Brun



Vue du clocher de l'église au début des années 60



Vue de l'Est de l'église



Vue du Nord de l'église

Le dimanche, je descendais à la messe à Mont-Brun à pied en coupe-vent, broches et bottes de rubber. Je dînais chez Mme Caron, achetais ce qu'il me fallait pour la semaine chez M. Martel, où était aussi le bureau de poste.

En passant devant la maison Louis Gilbert, je voyais une belle fille à la fenêtre. Un jour, je me décide à entrer. Bien reçu, je suis revenu les dimanches suivants. Connaissant la famille depuis longtemps, je me décide à la demander en mariage. Ce qui est fait le 26 janvier 1938. M. Pouliot m'a servi de père. Nous avons dîné à l'hôtel Caron et soupé chez M. Gilbert. Mon père m'a fait cadeau des gages. Le gouvernement Duplessis en ce temps-là primait les mariages de 50 \$. La messe a coûté 5 \$.

Donc, mariage bon marché. Nous avons couché chez M Gilbert et M. R. Tremblay nous a montés chez nous le lendemain de la noce. Pas question de voyage de noce.

Nous nous installons dans le rang III & IV. Je fais la classe aux enfants du rang. Le soir et les jours de congé, je fais toujours du bois de poêle que je vends à M. Lamarche de Cléricky 2,50 \$ la corde. C'était le beau temps, la lune de miel. Pour ceux du rang III & IV qui ne pouvaient pas se rendre à l'église pour la messe, M. le curé Henri Vézina attelait son cheval sur une voiture à quatre roues et il montait dans le rang. Il couchait chez Adrien Boutin, famille modèle, demeurant au centre du rang. La messe était célébrée chez moi, soit à l'école après avoir été bâtie.

Je me souviens qu'un jour la messe

commençait, c'était une grande messe que je chantais et servais en même temps. M. le curé s'aperçoit à l'offertoire qu'il avait oublié ses hosties.

- Je reviendrai plus tard, dit M. le curé.

En sortant de ma maison, j'ai aperçu une demi-douzaine d'ours qui passaient.

- Oh! Vous êtes en retard pour la messe, s'exclame le curé Vézina.

Ainsi, la messe s'est terminée, chacun retourne chez soi en riant. Il est arrivé aussi que je prépare un groupe de jeunes pour leur première communion.

En janvier 1939, un premier enfant vient au monde, un garçon Raymond. Il est né chez M Gilbert le jour de l'Épiphanie. Garde Forest l'a mis au monde. Parfois, nous descendions à pied tous deux le samedi chez M. Gilbert. Par la suite, en descendant nous promener, je portais Raymond sur le dos dans mon havresac. Puis une petite fille est venue au monde. Elle est décédée après deux jours.

Un jour, nous apprenons que ma mère, malade depuis quelques années, n'allait pas bien et que la mort était proche. Nous décidons de descendre sur le train avec un bébé. Jamais plus un voyage si long avec le bébé. Nous avons passé une quinzaine de jours en Beauce. Ma belle sœur Blanche, mariée à un M. Vachon, demeurait à St-Joseph. Nous l'avons visitée, bien sûr. Ma mère souffrait d'un cancer d'intestin. Vu qu'elle pou-

vait vivre encore assez longtemps, nous sommes remontés en Abitibi, et j'ai repris ma classe en septembre. À la fin de novembre, nous apprenons que ma mère est

À l'hiver suivant, en janvier 1941, c'était la naissance de Guy. En mars 1942, c'est Annette qui venait au monde. Mme Fortin, notre voisine, faisait la sage femme. Nous



Mariage de Thomas Jacques Lessard et Clara Gilbert, le 6 janvier 1938

décédée. Elle n'avait que 49 ans. Vu l'éloignement, mon travail, le manque d'argent et vu que ma femme ne pouvait rester seule, avec regret, je n'ai pu aller à ses funérailles.

avons vécu jusqu'au printemps 1942 en ce rang éloigné mais dont tous les lots étaient occupés. Nous y avons eu 4 enfants, dont la petite fille décédée après deux jours.

Nous avons eu deux grandes visites en ce temps. La visite de mon père. Il était monté avec M. Cliche, frère de Joseph Cliche du rang V et père de Rolande, femme de mon frère Marcel. Nous avons aussi eu la visite de l'abbé Poulin, mon ami et confrère de classe. Il était curé dans l'ouest et descendait à St-Georges de Beauce, son pays natal. Heureusement, nous avons un demi-lit pour la visite ou pour une servante pendant la maladie de ma femme après un accouchement.

Un grave problème s'est posé avec l'annonce d'un quatrième enfant. Le salaire sera insuffisant et la maison exigera un lambrissage. Il faut partir à l'extérieur, enseigner au secondaire avec meilleur salaire ou me faire cultivateur avec animaux, jardin et bois. J'apprends qu'à Macamic un professeur est demandé. Je vais voir, la place est prise déjà. En ce temps-là, le train était l'unique transport. À Macamic comme à Rouyn, il fallait coucher à l'hôtel et revenir le lendemain. Me faire cultivateur, je me sentais incapable physiquement et sans expérience surtout.

Au printemps 1942, M. Louis Martel, maître de poste et propriétaire du premier magasin général, avait besoin d'un commis, et un commis assez instruit pour s'occuper du bureau de poste.

M. Martel avait obtenu le bureau de poste en 1936. En ce temps, il y avait de la politique à ce sujet. C'était King qui était au pouvoir à Ottawa comme libéral. Or, M. Martel était libéral. Avec l'appui du curé de Mont-Brun, il obtient facilement le poste de maître de poste dépendant directement du



Clara devant la maison du rang III & IV

district de North Bay. Chaque après-midi, le magasin se remplissait. Les gens venaient faire leurs commissions et prendre leur courrier.

L'abbé Vézina, qui était au courant de ma situation, me recommande à M. Martel qui d'ailleurs me connaissait. Il me fait demander et me dit :

- J'ai confiance en toi. Pour commencer, je vais te donner 75 \$ par mois et je vais te faire bâtir une maison de 22 X 24 pieds tout près du magasin. Tu me donne-

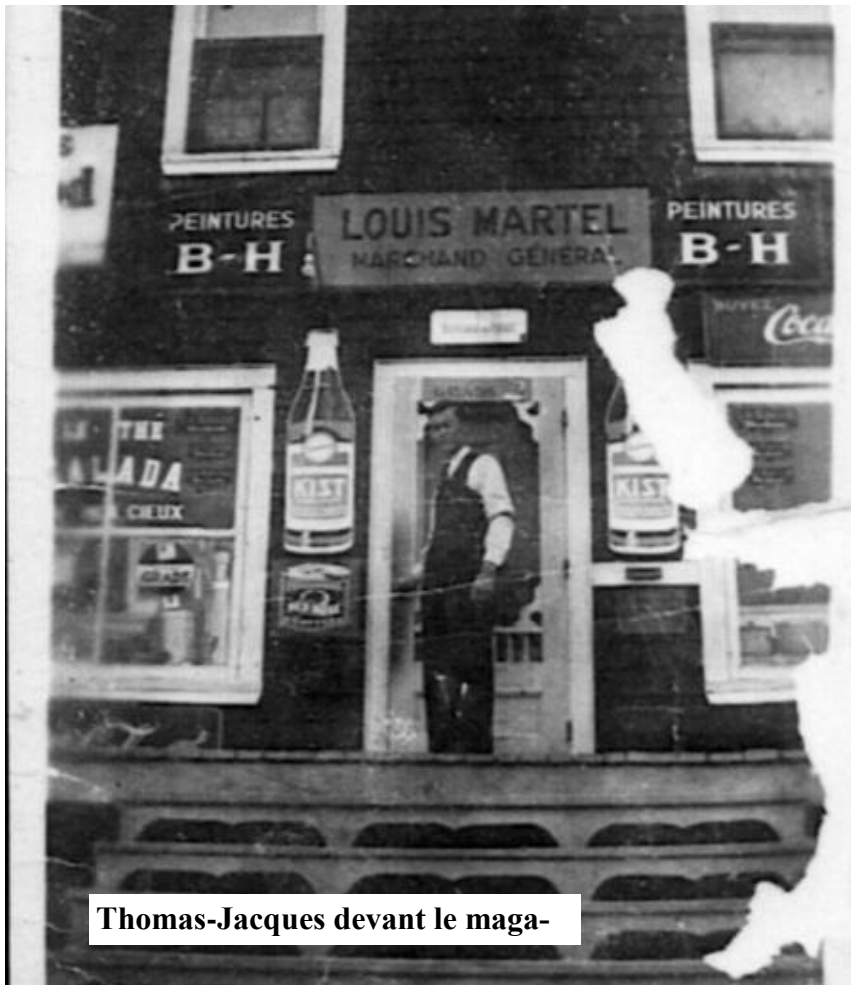
ras 25 \$ de loyer par mois.

Marché conclu, et le premier avril 1942, je commençais mon travail.

M'habituer au bureau de poste, pas de problème. J'en ai pris vite le tour et c'est devenu routine. En ce temps-là, il fallait faire rapport chaque semaine. Parfois, il manquait de l'argent. M. Martel allait voir sa femme.

- As-tu oublié de payer ton colis C.O.D. ? lui demandait-il.

- C'est vrai, je l'ai complètement



Thomas-Jacques devant le maga-

couper de la chaîne avant la messe. Les gens partis, je dînais et montais chez nous, dans le rang III & IV, à pied pour revenir le lundi matin. Je n'ai pas fait ça longtemps. M. Martel a fait descendre ma famille. Nous avons demeuré chez lui, car il y avait de la place en attendant que M. Hudon ait fini de construire ma maison.

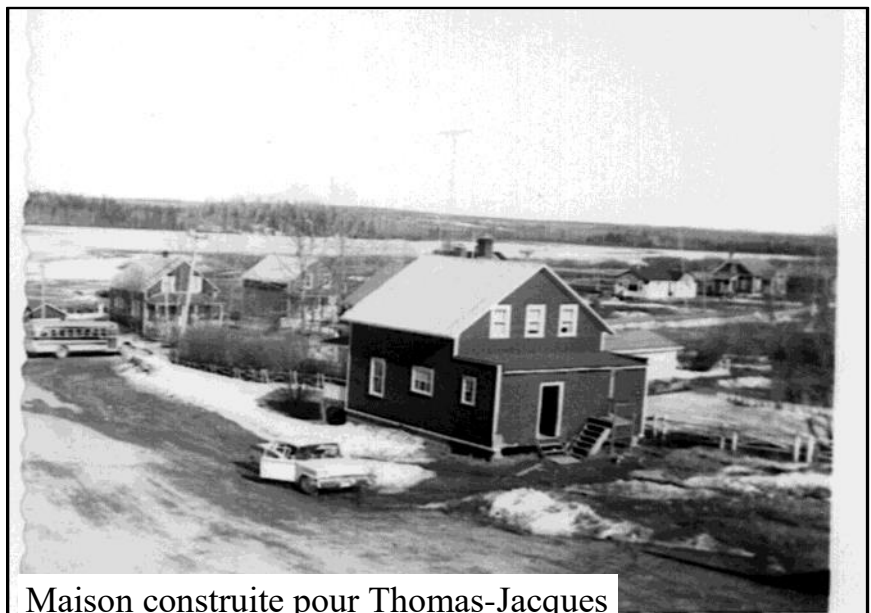
Annette était bébé et fragile. Enfin nous avons pu la r chapper. M. Martel restait à sa cuisine d'été annex e au magasin. Nous restions dans le haut. Auparavant, M. Laplante habitait cette cuisine et tenait salle de pool. Celui-ci a fini par acheter la maison où il demeure actuellement.

Au cours de l'été, M. et Mme Martel partent en vacances pour quinze jours. Il a bien fallu me débrouiller seul avec Henri-Louis. Chaque jour, M. Pellerin, beau-frère de M. Martel, descendait   Cléricy pour y chercher au train malle et marchandise avec wagon à cheval. Dans l'après-

oublié, répondait-elle.

nous aider. J'ai vu être obligé de

 a me faisait chercher pour rien. J'ai vu passer minuit pour ajuster certains rapports. Au magasin, Henri-Louis Gilbert m'a beaucoup aidé. Il me montrait où était la marchandise. La cuisine d'été était remplie de caisses diverses. Une cave, ou demi-cave (il fallait marcher courbé), était pleine de marchandise qui ne devait pas geler. Un client arrivait et demandait des boulons, 1/4, 5/16, 3/8 ou 1/2 . Je ne comprenais pas ça, c'était pourtant simple. Le dimanche, avant et après la messe, le magasin était rempli de clients. M. Martel, sa s ur Mme Yvan Simard venaient



Maison construite pour Thomas-Jacques

midi le magasin s'emplissait de clients en attente de la malle. Et le soir, les voisins venaient veiller et causer au magasin jusqu'à 11 h. Par exemple M. Boulet, propriétaire de moulin à scie, M. Dulac et bien d'autres.

À l'automne, la maison était prête. Je suis allé chercher mon ménage et nous avons demeuré là jusqu'en 1963. En août 1943, une surprise. Ma femme met au monde deux garçons jumeaux, Laurent et André. André a dû passer par l'hôpital pour réussir à vivre. Avec 5 enfants, M. Martel a fait finir le haut de la maison en trois appartements, plus une chambre de bain. Et moi, j'ai acheté un poêle à bois qui m'a coûté 75 \$. Mais l'hiver, ce n'était pas chaud. M. Martel a installé une fournaise à bois.

Du travail, il n'en manquait pas. À 7 heures, je devais me rendre au magasin allumer la fournaise du magasin et faire le ménage. Et le soir vérifier et placer la marchandise. La population était de 1200 habitants et il n'y avait que deux magasins. Les chemins étaient fermés l'hiver. M. Martel a bâti une grange, un hangar extérieur, un garage double pour son camion et son char. J'ai vu par un automne entrer 4 chars de moulée, 5 tonnes de mélasse, 200 caisses de tomates, 100 sacs de patates qu'on a placés dans la cave chez nous. Même il a fallu placer de la marchandise dans la cave de l'église et au garage chez Rosaire Pellerin. Au printemps, j'ai vu charger 2 chars de ciment, 1 char de papier à couverture et quincaillerie, 1 char de gyproc. L'engrais chimique, la chaux, la peinture, la broche, le câble, les

fournaises en tôle avec tuyau. Le tuyau en fer (1 ¼ - 1 ½ - 1 - ¾ - ½ pouce) qu'il fallait couper et ficeler selon les besoins du client. Les batteries de radio, enfin tout le nécessaire à l'installation d'une maison octroyée devant remplacer la maison en bois rond. De plus M. Pellerin achetait le bois, financé par M. Martel, ce qui nous amenait beaucoup de clients surtout du rang III et IV. Heureusement, j'avais de bonnes jambes. Le linge de travail, soit overall, bottes, bottines, chemise, bas, laine, fil, havresac, pantalon et chemise du dimanche, linge à la verge.

Je faisais l'inventaire au 30 avril. J'ai vu un inventaire de 30 \$ en date de 1950 environ, c'était de la marchandise. Armande Marcoux était servante en haut et m'aidait au magasin. Elle a travaillé beaucoup elle aussi. Rita Hudon avait débuté. Elle n'a travaillé que deux semaines. Mme Maurice Desrosiers a travaillé elle aussi un mois. Mais elle s'est mariée et ça l'a aidée à ouvrir son propre magasin. Armande a fini par se marier elle aussi à Gérard Mercier. Alors M. Martel a engagé des hommes, soit Roland Rodrigue, Denis Rodrigue et Philippe Migneault, qui a fait beaucoup de menuiserie et qui a conduit l'eau chez nous sous terre. Enfin Raymond Lessard, que j'ai sorti de l'école, et Claude Pellerin.

Je reviens en arrière pour dire le temps dur qu'il a fallu passer pour la rénovation du magasin vers 1945 environ. Il a fallu tout déménager dans le hangar rouge¹, même le bureau de poste. C'est pourquoi nous voyons des tablettes à cet en-

droit. Il a fallu d'abord creuser une grande cave et tout cimenter, installer une fournaise à bois, rehausser le toit nord du magasin, faire un solarium. Tout remuer en planche le bas comme le haut. Tout peindre, finir le dehors en stucco, installer un frigidaire extérieur en prévision de l'électricité prochaine. Enfin, remettre les comptoirs en place. Plusieurs hommes furent employés à cette fin. M. Léo Michaud, M. L. Hudon, M. Raymond Guay et H.P. Gilbert, comme peintre, enfin bien d'autres journaliers. Armande et moi nous occupions du magasin. Le soir, M et Mme Martel couchaient en haut du hangar. Quand ce fut fini, quelle consolation! J'ai failli me décourager; mais j'avais trop de bouches à nourrir pour faire la grève. Il fallait souffrir ces longues journées d'été. Ce n'était pas du 40 heures par semaine mais bien 80 avec le dimanche.

Et le ravitaillement pendant la guerre, ça prenait des coupons pour le sucre, le café, le beurre et autres. C'est moi qui m'occupait de ça. Au bureau de poste, un tas de colis C.O.D. arrivaient de Simpson, Eaton et Dupuisson et Frères.

Arrive maintenant le gaz naphta, en baril de 45 gallons, nous en avons vendu des lampes, des fers à repasser, des fanaux. J'avais la charge de rentrer, dans le hangar adjacent, le baril d'huile, le baril de naphta, le baril de mélasse. À l'automne, la compagnie Shell nous déposait dehors une vingtaine de barils que la neige recouvrait l'hiver ou même enterrait. Nous en avons manœuvré des cruches d'huile, de gaz et de mélasse. Enfin, après la guerre, la compagnie

Shell a installé deux pompes à gaz en avant du magasin.

M. Martel a eu l'électricité avant les autres. Pour commencer par l'entremise d'un moulin à vent, puis avec un moteur à gaz. La Coopérative électrique installe l'électricité enfin presque partout. Il fallait alors tenir tout le nécessaire électrique, soit lampe ou ampoule, fer électrique, moteur électrique, radio et enfin télévision vers 1955. J'ai acheté la dernière en magasin.

Un jour je me sentais fatigué. Je n'avais pas pris de vacances en 10 ans de travail. Je demande à M. Martel quelques jours de repos car, en ce temps là, il y avait beaucoup de travail. Les chemins n'étaient pas ouverts l'hiver à cette époque. Il fallait rentrer la marchandise l'automne pour épargner le coûteux transport d'hiver. M. Martel me dit :

- Oui, mais où vas-tu aller?
- Je ne sais pas.
- Pourquoi ne vas-tu pas voir tes parents en Beauce?
- Je n'ai pas assez d'argent.
- Je vais t'en donner et repose-toi bien.

C'était dans le temps des foins. Marcel était marié, ç'a été les plus belles vacances de ma vie à travailler aux foins. Je n'ai pas reconnu mon frère Jos tellement il avait changé. Et André, mon frère cadet, était dur à réveiller. «Lève! Et va chercher les vaches», lui disait le père Arthur. Par la suite, à tous les ans, je suis descendu passer un 15 jours de vacances en Beauce où

j'étais très bien reçu.

En 1960, M. Martel veut partir, les affaires ont baissé. Il me confie le tout à 250\$ par mois pendant 15 ans. Ça me coûtait beaucoup mais il n'y avait pas d'autres solutions. Mme Des-rosiers avait enlevé à M. Martel son contrat de transport de la malle. M. Caron progressait comme magasin général, ainsi que Mme Desrosiers. Il fallait faire face seul à cette concurrence et à celle de la ville. En mai 1960 j'ai fait arrêter l'école à mon fils André pour m'aider au magasin et faire les livraisons.

En 1962 M. Martel partait avec un camion pour Laprairie où il a acheté deux maisons à loyers de 3 étages. D'ailleurs, sa femme voulait partir depuis longtemps. Il a vendu son chalet au lac Dufault où il passait une partie de l'été. À la fin, c'est moi qui conduisais le magasin.

En 1960, l'année où j'ai pris en charge le magasin, la rivière Kinojévis qui passe à Mont-Brun a débordé. Pendant 15 jours, nous étions coupés pour aller à Rouyn. Imaginez que la marchandise manquait. Plus de farine, de liqueurs, de gaz, etc. Le magasin s'est quasiment vidé. C'est la seule fois où la rivière a débordé. Ce n'est pas comme la rivière Chaudière en Beauce qui fait beaucoup d'inondation. Et ce n'est pas que le printemps, en toute saison elle endommage. Je me rappelle en 1917 en plein temps des foins. Il avait beaucoup plu les jours précédents. Étant jeune, assis sur la galerie d'avant, je voyais des maisons, des granges, des hangars descendre sur la rivière. Les foins non finis

étaient inutiles. Chez nous la maison paternelle est bâtie sur une côte face à la rivière, mais combien de maisons avaient leur jardin, leur cave inondés. Nous étions complètement isolés du village. Le canot à rames était le seul moyen de transport.

Quatre enfants sont nés dans le rang III et IV et huit sont nés au village. Après les jumeaux en août 1942, il y a eu Claire en décembre 1945. Puis, une autre fille Madeleine venait au monde. Et, une autre surprise, ma femme accouchait de jumelle, Olivette et Mariette. Et un garçon Norbert; finalement une fille Raymonde.

Pour faire instruire Guy, j'ai retiré une assurance de 500 \$. Mon père, quand j'allais me promener, me donnait 50 \$, 100 \$ ou même 200 \$. Ça m'aidait bien. Avec ça je m'achetais un habit, un ensemble de cuisine. Raymond nous a acheté un ensemble de salon. Il a participé aux études de Guy. Mes confrères de classe m'ont aidé aussi à défrayer les derniers coûts de son cours classique. Enfin, sa femme a payé son université, vu qu'elle avait fait la classe depuis plusieurs années.

Annette, l'aînée des filles, a beaucoup travaillé car la maman est restée malade depuis 1960. Elle a fait hôpital, subi opération et depuis fait du rhumatisme. Pas étonnant avec son esprit minutieux de propreté. Lorsque Annette s'est mariée et a quitté la maison, c'était Claire qui devenait l'aînée des filles. Je voulais la retirer de l'école pour aider sa mère à la maison, mais elle voulait continuer. Madeleine, elle par

contre, était prête à arrêter. C'est donc Madeleine qui a pris la place d'Annette à la maison. C'est elle qui a déménagé en 1962. J'ai loué la maison à un M. Robin, gendre de M. Jean-Paul Mercier, aussi à M. et Mme Poisson. Claire, elle, a poursuivi ses études et elle est devenue institutrice.

Enfin mon fils André, mon employé régulier s'est marié et a pris la maison en main. Laurent a travaillé ici et là comme il trouvait. M. le curé Biron l'a souvent employé. Enfin il a réussi à trouver un emploi à la Laiterie Dallaire où l'ainé Raymond travaillait.

Ma femme a été malade, j'ai payé hôpital, médecin et médicaments. J'ai été malade moi-même en 1970 j'ai dû subir une opération pour un ulcère d'estomac. Ça a pris du temps à remonter la pente. André s'occupait du magasin.

Les affaires baissaient toujours. Antoine Desrosiers ouvre un garage et avec Dupont Pétrol enlève mes ventes de gaz. Mme Caron, autre concurrente, profitait avec son crédit et ses spéciaux I.G.A.

En 1973, André a eu la solution, il a déménagé à Noranda comme vendeur de crème glacée pour la Laiterie Dallaire où travaillaient ces deux frères. J'étais seul avec Norbert qui ne voulait plus aller à l'école et man seule avec la cadette Ray-

monde, qui abandonna l'école elle aussi.

Avec la Providence, l'aide des enfants, l'esprit d'économie, une grande sévérité pour le crédit (j'ai perdu 5 \$), à éviter la marchandise morte, à surveiller pour que cette marchandise ne se perde, à profiter des escomptes d'achat au comptant, à ne pas sortir inutilement et à ne pas dépenser inutilement, à tenir le tout à l'ordre avec le bureau de poste, je suis parvenu à payer M. Martel au complet en juin 1975. J'étais en train même de me faire quelques économies.

En novembre, Mme Caron passait



au feu. Elle perdait le fruit de son travail. Ses clients sont venus assez nombreux chez moi. J'ai engagé Norbert régulièrement. Ça marchait bien. Mais ça n'a pas duré longtemps. Un club coopératif s'est formé avec un gars de Malartic comme président et Roméo Tremblay comme gérant. Avec de telles gens d'expérience comme directeurs, je

ne pouvais faire face.

Pour couronner le tout, avec des octrois du gouvernement, ils ont transformé la cave de l'ancien couvent en magasin pour y installer la coopérative. Avec le haut de l'ancien couvent ils ont fait la salle de l'âge d'or et deux loyers.

C'est dire qu'après 40 ans de loyaux services, on me jetait dehors. J'ai perdu de 20 à 25 bons clients. Que faire?

De plus, j'allais avoir 65 ans le printemps suivant et être forcé de laisser le bureau de poste. Les maîtres de poste devaient obligatoirement se retirer à 65 ans. Quant à laisser le bureau de poste, aussi bien laisser le magasin !

J'ai bien aimé travailler comme maître de poste; j'aimais bien tenir le bureau de poste à l'ordre. Aussi l'inspecteur était toujours satisfait ainsi que les clients. Aucune plainte de personne en 35 ans. M. Martel a eu une plainte car il s'occupait trop du parti créditiste. Il tenait même des assemblées dans son magasin après la malle. Je me rappelle que Gérard Mercier était bon orateur, tout comme M. Caouette. J'ai écrit moi-même à Ottawa expliquant

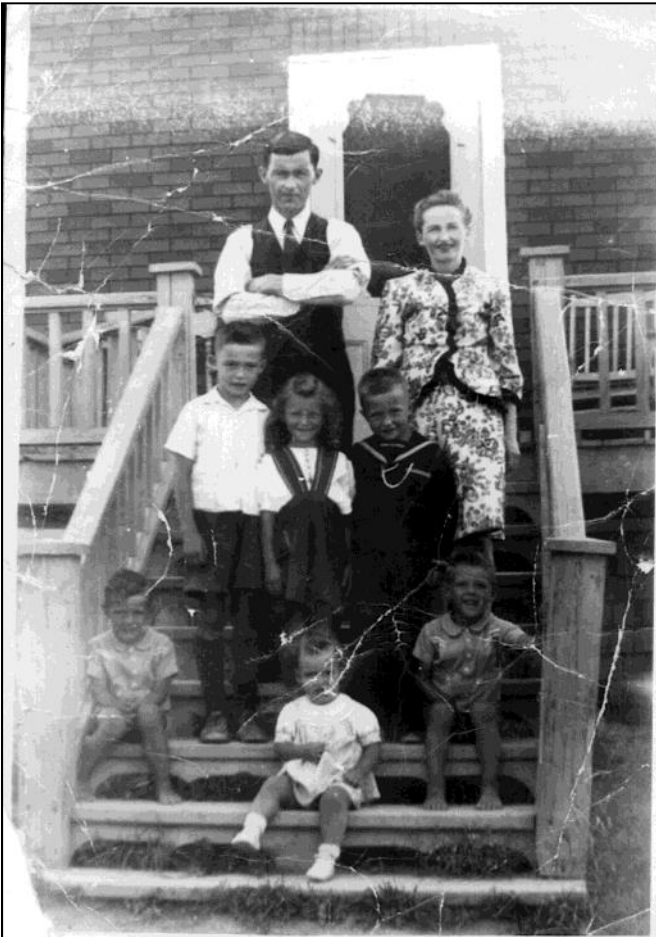
qu'ainsi mon emploi était en jeu. Je n'aurais pas aimé perdre mon emploi. M. Martel a arrêté de faire de la politique et on a passé l'éponge avec promesse de ne plus faire de politique.

Un jour, André vient souper à la maison, c'était en septembre. Je lui propose d'acheter mon magasin

à 10 000\$ de marchandise et 5000\$ de bâtisse (les bâtisses étaient très vieilles et demandaient réparation surtout la couverture) 200\$ par mois avec intérêt de 8% sur 8 ans. Il pense à ça et dit oui. Il prend le magasin le premier janvier 1976 et le bureau de poste le 20 mai 1976 alors que j'avais 65 ans. Le contrat est fait et il me remplace. Il déménage en fin novembre et moi je descends à l'appartement de côté avec droit à une chambre en haut. Mme Dallaire, qui a demeuré longtemps à 40\$ par mois, a dû partir. Passer le bureau de poste à André fut chose facile. Il avait déjà travaillé 10 ans pour moi comme commis.

Avec Raymonde seule, nous avions de la place. Mais Norbert était sans travail à Rouyn. Son chômage terminé, il a fallu accepter son retour. La place manquait maintenant. Il fallait un autre logement. Après avoir fait quelque visite en ville inutilement, André a décidé d'acheter une maison mobile qu'il fait installer à côté du magasin. L'ancienne maison, je l'avais vendue à Michel Rodrigue pour 4000\$ plus 300\$ comptant pour un terrain de 50 sur 200. André a, par la suite, utilisé le logement pour agrandir le magasin. Il en a fait des rénovations, agrandissement, la toiture, l'entrepôt.

André m'a sauvé trois fois. En 1960 quand je l'ai retiré de l'école pour m'aider au magasin et faire livraison. Malade en 1970 (opération pour ulcère d'estomac), André m'a remplacé. Puis en



1976, soit à 65 ans, je devais abandonner mon bureau de poste et la coopérative m'avait pris plusieurs bons clients. André, qui travaillait à la Laiterie Dallaire comme livreur de crème glacée, prend alors la relève au magasin comme au bureau de poste.

Puisse t-il garder ce poste longtemps. Je tiendrais à ce que la poste et le magasin restent au nom des Lessard. André a deux fils, peut-être l'un d'eux prendra-t-il la suggestion. Il est vrai que la population a baissé de 1200 à 700. Par contre, Mme Desrosiers a fermé son magasin. La concurrence est venue du club coopératif et de la ville de Rouyn-Noranda.

Puisse André persévérer malgré tout. Il est affable, généreux, aimable et dévoué pour le client. C'est regrettable que je l'aie arrêté d'aller à l'école pour m'aider comme commis. Par contre, il a l'expérience et il est vite.

(1) Le hangar était un grand bâtiment construit à l'est du magasin qui servait d'entrepôt. Le bâtiment avait la forme d'une grande grange. La bâtisse avait deux étages et on retrouvait sur sa façade deux grandes portes battantes blanches pour chacune des étages. Les murs extérieurs de la bâtisse étaient recouverts de papier brique rouge, d'où son nom de hangar, grange ou «shed» rouge.

Mon grand père a écrit ces mémoires en 1981-1982; depuis, le magasin a été vendu. André, mon père, a vendu le magasin en 1983. Les affaires avait baissé. De magasin général du temps de mon grand père Thomas Jacques, le commerce était devenu une épicerie du temps de mon père, un dépanneur par la suite. La route qui menait à la ville avait été pavée et le village n'était plus isolé en hiver. Le temps des magasins généraux était révolu, c'était l'ère des super marchés.

Pour ce qui est de la relève, il n'y avait pas d'intérêt dans la famille d'André. Nous, les enfants d'André, préférions poursuivre nos études. Ce que nous avons fait avec succès. L'aînée Christine est bachelière en soins infirmiers; moi, Jacques, je suis ingénieur électrique et le cadet Steve est ingénieur civil. Notre grand-père nous avait toujours dit que les études étaient importantes.

Jacques Lessard